

ÉRIC DE BELLEVAL

Libre-échange



ROMAN

 LES ÉDITIONS
Sémaphore

Libre-échange

Du même auteur

Mauvaise compagnie, Paris, Lulu éditions, 2007.

Incisions, Ottawa, Éditions de l'Interligne, 2013.

Reportages sous influence, Montréal, Les Éditions Sémaphore, 2015.

ÉRIC DE BELLEVAL

Libre-échange

R O M A N

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal, Québec, H2W 2K2
Té. : 514 281-1594
Courriel : info@editionssemaphore.qc.ca
www.editionssemaphore.qc.ca

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles du Québec.

Graphisme de la couverture : Christine Houde
Direction littéraire : Tania Viens
Correction d'épreuves : Annie Cloutier
Mise en page : Christine Houde

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Belleval, Éric de, 1950-
Libre-échange
ISBN 978-2-924461-40-2
I. Titre.

PS8603.E453L52 2017 C843'.6 C2017-941376-7
PS9603.E453L52 2017

Dépôt légal : 3^e trimestre 2017

© Les Éditions Sémaphore et Éric de Belleval
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Qué), Canada H4N 1S2
Tél. : 514 336-3941
www.dimedia.com

Bientôt tu auras tout oublié, bientôt tous t'auront oublié.

Marc-Aurèle VII, 2

Dans peu de temps tu ne seras plus rien ni nulle part.

Marc-Aurèle XII, 21

Ombre et lumière

Aucun obstacle, jusqu'à présent, n'est venu gêner ou ralentir mon ascension professionnelle. Je suis presque au sommet de la hiérarchie, certes au service d'un plus puissant que moi, mais d'un seul, et je m'appête à jouir de ma position pour un temps indéterminé sans autre souci que le traitement des affaires quotidiennes.

La réalité, la mienne, m'épargne tout souci matériel. Je n'ai pas pris le métro de Toronto ou d'Ottawa depuis plusieurs décennies, et la plupart des cartes de crédit que je porte sur moi sont des fontaines toujours prêtes à laisser jaillir une réserve abondante, rattachées quasiment sans limites aux comptes bancaires du groupe que je sers.

Je ne suis pourtant qu'un domestique. Une sorte d'esclave émancipé qui dispose d'une certaine liberté de parole et d'action, que son maître écoute et récompense, mais qui vit dans son ombre.

Au Canada et partout où il lui plaît d'aller. Aujourd'hui à New York.

Le visage caressé par les derniers étirements d'un soir de juin, je sens se dissiper les troubles d'une légère ivresse. Je marche du pas lent d'un éléphant sûr de n'avoir rien à craindre des dangers de la jungle aux côtés de Garec, chef incontesté du troupeau et président à qui je dois ma nomination récente au poste d'administrateur en chef de Beta Gold, fleuron de notre industrie minière.

Les vents d'été, impatients et sûrs de tout dominer, bercent la nuit chaude et chassent les odeurs d'une journée défunte vers le large en raclant la chaussée presque déserte. Les perspectives et les hauteurs des constructions gavées de puissance, modelées par des équilibres mystérieux, entrecroisent leurs lignes et leurs volumes, composant davantage un paysage surprenant qu'une œuvre humaine.

Invités par les lieux eux-mêmes à une promenade indolente et silencieuse, Garec et moi arpentons la Septième Avenue en tirant sur nos cigares, sereins et choyés par une invisible bonne étoile qui semble irradier les moindres recoins d'une obscurité aussi douce que l'innocence.

A-t-il imposé cette nuit d'hôtel plutôt qu'un retour immédiat à Toronto après le souper pour jouir d'une promenade de fumeur? Inutile de me poser la question, je dois seulement me réjouir d'avoir été l'unique collaborateur invité à l'accompagner.

Le président avance d'un pas lourd, son bras gauche persuadé d'avoir à ponctuer ses paroles au moyen de moulinets de bonimenteur étrangers au moindre sens du rythme. Ses enjambées d'écrabouilleur transforment le trottoir en un champ de bataille. Son nez à l'allure de proue aiguillée fend l'air avec assurance, et ses petits yeux ne regardent rien. Il tourne de temps à autre son visage vers le mien, sans s'attarder. Il ne me voit pas et n'a pas l'intention de faire le moindre effort pour m'apercevoir. Il y a pourtant sur ses lèvres minces la torsion d'une moquerie, le projet de tout tourner en dérision, de donner en spectacle un continuel agacement face à la nécessité de convaincre des esprits trop lents. Le mien voit tout, sait tout, accepte tout. Mon sourire de retour voudrait le signifier à Garec, qui n'y prête aucune attention. Le pli de mes lèvres se dissout dans l'air humide en même temps que mes projets de cris, incapables de franchir la barrière de mes dents, toutes limées.

Une herse de pluie chaude tombe d'un coup. Nous rentrons à l'hôtel, agrippés aux revers de nos vestes trempées et incapables de courir. Garec crache son cigare dégoulinant sous le parapluie du portier et, une fois dans le hall, me demande de l'accompagner pour tirer le bilan de la soirée.

La porte de sa suite refermée sur nous, après un grognement d'excuse, il s'éclipse dans la salle de bain en me désignant d'un geste vague la compagnie prétentieuse des meubles du salon. Je tente d'essuyer mes cheveux entre mes doigts, en écoutant le ronronnement de son séchoir,

écho de la climatisation avide elle aussi de tout sécher dans la pièce. Vêtu d'une chemise propre et arborant un sourire d'intense satisfaction, il me rejoint, s'inquiète distraitement de me voir debout, et abaisse un avant-bras seigneurial vers un des deux fauteuils encadrant la fenêtre.

Je le regarde fouiller dans le minibar et poser sa récolte désordonnée de petites bouteilles d'alcools sur la table basse qui nous sépare.

Je pourrais à cet instant lui dire mon envie d'aller dormir, et me lever sans sa permission. Je pourrais, dans le même élan, trouver en moi la force de lui rappeler sans discussion possible l'existence des autres. La mienne, surtout. Le mettre en garde d'une voix calme et assurée au sujet des monceaux d'illusions qui commencent à tapisser les parois de son esprit et deviennent aussi épaisses que le capitonnage des portes de son bureau du cinquantième étage au sommet de la Beta Tower plantée au centre du Financial District. Le monde extérieur, pour lui une somme d'insignifiances, une absence de menaces, un nuage sans consistance, n'est pas davantage autorisé à entrer dans sa tête que dans la pièce où il exerce son pouvoir. Il se veut producteur inlassable d'idées, donneur d'ordres, capable de lancer et d'impulser tout, à tout moment. Aucun sursaut critique, aucune mise en cause ne doit lui faire perdre son temps. Il sait, point final. Il est partout chez lui, sur la Septième Avenue en terre étrangère comme au sommet de la tour d'où il règne sur les trois quarts de l'industrie canadienne en gouvernant BG, première compagnie minière mondiale, première multinationale du pays. Pauvre fou.

Je pourrais. Cette vague intention heurte un principe absolu : on ne dit jamais « je veux » dans la position que j'occupe. On marque un temps, on lève un sourcil épaté, on se montre déconcerté de ne pas être aussi fort, aussi légitime que le numéro un. On reste un simple numéro deux.

Ai-je réglé la question des peurs récurrentes cachées derrière ce chiffre arrogant et protecteur? Je tiens à distance le regard des autres, leurs bons mots et, surtout, leurs conseils. Sans être particulièrement

bienveillant à mon égard, je suis capable de garder mon calme en toute circonstance. Je m'accroche à mes certitudes sans m'inquiéter d'être surpris par un œil mauvais qui me prendrait en défaut. Je m'en remets toujours à moi-même, je calcule en secret et en permanence mes trajectoires ou les limites de mes arguments. Suis-je pour autant devenu une machine à broyer incapable d'un sentiment ?

Je n'en crois rien. Un accord industriel qui n'aurait jamais été finalisé sans mes opiniâtres ciselures me procure les plus délicieuses tranches au moment de la signature, à laquelle j'assiste en général hors du cadre des photos officielles, quelquefois dans la coulisse, jamais très loin. Les contrats d'importance jalonnant une carrière comme la mienne sont plus nombreux que les pics de bonheur que croient avoir atteints les couples modèles paradant le jour de leurs noces de diamant.

Garec m'a fait venir pour m'entendre le complimenter avant de dormir, aussi sûr de son droit à disposer de moi qu'un enfant réclamant une histoire au coucher. Je le regarde boire sans mesure et je marque un temps avant de rire de ses plaisanteries.

Personne ne pourrait douter de ma sincérité lorsque je ris. C'est d'autant plus remarquable que rien ne m'amuse, absolument rien.

Garec se lance dans l'analyse des graphiques que la direction financière lui a fait parvenir avant le souper. Je dois lui confirmer qu'il n'a pas commis d'erreur sur les chiffres au cours de la conversation avec les Américains. Pendant quelques secondes à peine, je me méprise autant qu'un juré corrompu et silencieux assistant à une audition truquée. Il fronce les sourcils en me voyant tarder à lancer mon satisfecit. Je fabrique une mine étonnée, une sorte de difficulté à le suivre :

— Il n'y a rien à dire...

— Préparez quand même un petit compte rendu, Alan. On reverra tout ça dans l'avion demain.

*

Enfin seul dans ma chambre, je m'approche de la fenêtre sans allumer et je contemple Central Park recouvert par la nuit. Les halos des quelques réverbères ponctuant les allées désertes ne signalent que les abords d'une sombre foison d'arbres. Je ferme les yeux en m'imaginant rouler au creux de cette tache noire, entrer dans un cauchemar brutal où tout se perdrait en un instant comme aux pires tables de jeu. La chambre luxueuse et hautaine s'enfoncerait dans les eaux ténébreuses aussi irrémédiablement que le pont du Titanic en m'expédiant loin de tout sentiment d'éternité douillette. Il suffit parfois de se tromper d'une phrase pour rencontrer un iceberg et déchirer sa coque. Mon expérience et mes galons d'homme de confiance me donnent bien des garanties, mais gare aux certitudes, aux enfantillages, aux lecteurs de rapports confidentiels, aux envieux flatteurs et aux lâches, impatientes de tout détruire autour d'eux !

Il me semble préférable de mettre un terme aux spéculations et de réintégrer l'instant présent en caressant le tissu luxueux des bras du fauteuil. Ce compte rendu est une affaire sérieuse qui vaut plus que mon repos. Et la fatigue ne doit pas occulter une règle de base : toujours donner la priorité à ce qui va être compris et ne pas se laisser éblouir par ce qu'on croit exprimer. Depuis les premiers jours de mon entrée en fonction, chacune de mes notes a pris sa place dans la construction d'un édifice personnel et secret, à la fois rempart et avancée, place forte et fondations d'alliances.

La sonnerie de mon cellulaire disperse les premiers mots jetés sur le papier. Une secrétaire me passe le directeur de cabinet de Flaherty, ministre fédéral de l'Industrie depuis peu. Tout se raidit en moi. Trente-deux pour cent du capital de BG sont encore dans l'escarcelle de l'État, ce qui lui assure un pouvoir ultime sur toutes les grandes décisions.

— Je tenais à vous parler au milieu de la nuit pour être certain de vous trouver seul. Garec n'est plus président de BG.

Ma première réaction, intérieure et fébrile, est d'attendre, accrochée à sa phrase avec la ténacité d'un serpent enserrant une proie, une autre phrase : « Vous en êtes le nouveau président, monsieur Schwartz. » Mais je ne le serai pas, je suis seul à l'avoir imaginé. Au bout du fil, on me demande de faire le facteur, rien d'autre :

— Son successeur sera en poste lorsque vous atterrirez à Billy Bishop. Vous lui annoncerez la nouvelle, et vous vous chargerez des détails.

— Quels détails? Des soins palliatifs?

— Votre nouveau patron ne change pas d'administrateur en chef.

— Vous pensez me faciliter les choses?

— Je ne pense pas. Je suis comme vous, j'exécute.

Le ton est brutal, cassant; celui de Néron réclamant du feu pour brûler Rome. De quoi s'amuserait le pouvoir s'il ne pouvait plus faire souffrir personne? Qu'au moins les serviteurs avides de restes se laissent mépriser pour espérer devenir sous-chefs!

Flaherty ne fait que passer, certes, mais il vient d'arriver au ministère, avec son aura clinquante de chien fidèle, de gardien de secrets, d'invité aux pique-niques de la première heure quand la bande était encore légèrement pauvre, avec ces histoires de promotion, de tutoiement de toutes les oies gueulardes entourant le premier ministre, tout ce qui provoque ces hochements de tête sur son passage, ces chuchotements serviles, ces combats de brosses à reluire dans l'extrême proximité de son dos. Certes, il sera parti demain, mis en cage dorée sur l'un des toits du monde, remplacé et consulté à tout hasard, pliant sous des manuscrits remplis de fautes de goût et de morts au doigt d'honneur rigide, mais bien présent aujourd'hui. Incapable de résister aux vertiges que lui procure son énorme poids lorsqu'il le roule sous lui, il s'amuse du jaillissement de ses vomissures.

Le nom du successeur de Garec est encore secret. Je suis simplement chargé de tuer, pas d'informer. Je dois à présent croiser le regard de l'évincé comme celui d'un mourant ignorant son état. Me réjouir de

tout ce qui le réjouit, partager un avenir imaginaire et nier l'évidence, parler abondamment sans lui laisser la moindre chance d'imposer ses doutes ou d'étaler son cas misérable. Précautions hypocrites, a priori inutiles, puisque le président ne se sait pas encore remercié. Le Rêve et l'Illusion, détachés à son service par le Pouvoir, animent encore son esprit. Lorsqu'il jettera autour de lui des regards dépités, lorsque son affolement et sa colère le mèneront au bord de la folie, j'aurai, moi aussi, disparu. Je ne suis coupable de rien, les exécutions ne me semblent pas irrémédiablement injustifiées. Elles sont parfois douloureuses et sèches. La sienne revêt une allure vivifiante semblable au jet d'eau glacée qui aide, en dispersant le sang frais, à faire place nette sous l'échafaud.

Incapable de m'endormir, je rédige le compte rendu de la soirée. Excellent entraînement avant le tête-à-tête dans l'avion du retour. J'y cherche les raisons de comprendre et de justifier son éviction. Lorsqu'il a répondu à l'invitation des organisateurs de la Global Metals and Mining Conference pour assister à son souper annuel, il s'est cru consacré. Il s'est montré tout au long de la soirée affable et détendu avec les autres dirigeants. Sans doute a-t-il confondu un interrogatoire mené par des concurrents méfiants avec une réunion mondaine entre pairs. La meilleure preuve : cette série de réponses sur le développement de BG au Venezuela qui auraient mérité davantage de réserve et de retenue. Loin de s'être imposé par ses propos comme un capitaine aguerri, défenseur respecté et craint d'intérêts qui le dépassaient, il s'est conduit en patron sûr de lui mais naïf et sans vision. Sans parler de son argumentation, bien pauvre, et de son humour forcé. Un émissaire du ministère s'est-il glissé parmi les convives pour le surveiller, et cette réception n'a-t-elle été qu'une mascarade cachant un tribunal chargé de statuer sur ses compétences surestimées? Greffier sournois et blasé, je n'ai pas une seule pensée pour ses droits à une quelconque défense. Mon texte approbateur et inconditionnel, avec sa conclusion

imaginaire, rend une fausse justice au président, mais l'enivrera autant que le dernier verre de rhum du condamné.

La montée du jour met un terme au demi-sommeil qui avait fini par me gagner peu avant l'aube. Les doubles rideaux restés ouverts laissent rouler jusqu'au fond de la chambre une lumière d'été éclatante qui inonde mon visage et m'aveugle dès que j'ouvre les yeux. Je m'efforce de relire mon compte rendu, surpris de l'avoir achevé, mais inquiet du petit nombre de ratures. J'emmène mon bloc par coquetterie jusque dans la salle de bain où je répète à voix haute chaque phrase en prenant dans le miroir la mesure de mon assurance. Garec pourrait-il résister à ma démonstration ou m'interrompre, agacé de perdre son temps, réclamant le tribut de sa condition : « Du neuf et du concentré, mon petit Schwartz ! » Cette note a l'utilité d'un costume élégant dans un rendez-vous d'affaires, le poids de l'assurance et de la désinvolture qu'on prête à ceux qu'on n'ose pas intimider. Il faut quand même que la feuille soit dans ma poche, prête à servir et apprise par cœur pour que le ton sonne juste.

En sortant de la douche, je trouve la cafetière fumante laissée par le *room service* sur la table basse. Les volutes de vapeur chaude échappées du bec, en venant s'écraser contre le carreau de la fenêtre, se changent en gouttelettes qui meurent d'une glissade derrière le coffrage du climatiseur. Je frotte machinalement la vitre et, avant de quitter la pièce, je contemple un instant le spectacle majestueux des mille sept cents ormes de Central Park offert aux regards élevés des occupants des chambres à mille dollars la nuit.

Constatant avec tristesse la faible contenance de la cafetière, je vide les lieux. Le claquement étouffé de la porte derrière moi est la conclusion probable d'une infinité de réglages facturés par un spécialiste hors de prix chargé de transmettre au client une touche finale de raffinement, un message subliminal destiné à provoquer une nouvelle réservation. La vision intérieure soudaine et incongrue de mon

dessus-de-lit soigneusement tiré dans ma chambre silencieuse, au fond de mon condo désert et silencieux de la rue Wellington, me fait hausser les épaules et accélérer le pas vers les ascenseurs.

L'idée que j'habite un endroit encore plus impersonnel qu'une chambre d'hôtel, fût-il de luxe, me traverse l'esprit un court instant. Le courtier, qui s'était étonné d'obtenir ma signature à l'issue de la première visite, n'en croyait pas ses oreilles lorsque j'avais accepté de confier la décoration complète du condo à je ne sais quel professionnel en vue de ses amis. Faire de son domicile une chambre d'hôtel? La perfection dans le renoncement. Qu'un tel univers ne soit jamais troublé par le parfum d'une femme, ou vivifié chaque matin sous les pas d'un enfant, ne le transforme pas plus en désert qu'en prison. Ce qui se nomme ma vie ne se nourrit pas de chaleur externe.

J'arrive le premier dans le hall où le chauffeur nous attend, sa casquette à visière luisante coincée sous le bras, comme le bec déformé d'un oiseau monstrueux qu'il aurait étouffé en le serrant contre son costume du même bleu funéraire. Le concierge me remet un message du pilote qui confirme notre créneau de décollage entre dix heures et dix heures quinze. L'atterrissage est estimé à onze heures trente. L'état dans lequel sera Garec à ce moment après avoir reçu la terrible nouvelle reste plus difficile à pronostiquer. Lorsqu'en arrivant dans mon dos il me tapote l'épaule, je ferme un instant les yeux avant de me retourner et de lui rendre son sourire.

— On déjeunera dans l'avion, vous êtes d'accord, Alan?

— Aucune objection, président.

Le droit d'objecter ne figure pas dans mon contrat de travail.

La limousine file au rythme des jointures sonores reliant entre elles les plaques d'asphalte de Grand Central. La voie inverse se charge d'un épais ruban de tôles colorées où domine le jaune des taxis. Le reflet des ponts danse sur les vaguelettes de l'East River que commence à agiter une brise déjà chaude. Aucune raison de craindre un embouteillage en

sortant du centre-ville à cette heure et de nous trouver mêlés au flot des cadres impatients roulant en sens inverse. Parmi eux, un bataillon entier de serviteurs inquiets de leur réputation occupera sa journée à défendre les intérêts de BG dans les sièges des filiales du groupe installées à New York.

Peu avant l'arrivée à Kennedy, Garec demande l'heure au chauffeur sur le ton qu'on emploie lorsqu'on craint de manquer un rendez-vous téléphonique avec Dieu, et avec assez de naturel pour lui rappeler qu'il n'a pas l'habitude de fléchir le torse au point de lire lui-même un cadran sur le tableau de bord ou même de relever le bout de sa manche pour regarder sa montre. Le ton empressé de la réponse dissipe tous les doutes quant à la légitimité de ces figures de savoir-vivre. Une rapide œillade échangée dans le rétroviseur avec l'esclave soudé au volant me confirme qu'une quelconque intervention de ma part pour lui proposer un retour sur terre sera sans effet.

La voiture est attendue par un employé à lunettes noires et oreillette, doté du don de voir à travers les carrosseries. Il ouvre lui-même la portière et jette un œil dans l'habitacle avant de la refermer derrière nous, inflexible avec la procédure antiterroriste, prudent à l'extrême.

Après une courte promenade facilitée par une carpeste rouge menant directement à un contrôle de police réservé, puis à une salle d'embarquement ignorant l'attente, une employée du terminal affecté à l'aviation privée nous escorte jusqu'à la passerelle du Falcon.

Le sifflement des trois réacteurs raye joyeusement la matinée resplendissante. Notre hôtesse, retenant d'une main un petit calot chargé d'étouffer son chignon, tend l'autre à Garec avec empressement, comme si l'arrivée du président apportait la résolution tant attendue de tous les problèmes de sa minuscule existence.

Les cabines des jets privés et des bateaux de luxe sont équipées du même habillage monotone et désincarné, aux antipodes de toute surprise. Boiseries en loupe d'orme et fauteuils de cuir couleur crème, si possible taillés dans des peaux de vaches non tiquées. Ce décor rassurant

et douillet s'appelle le bon goût, parfois le luxe. Il n'y a rien à en dire. On ne le remarque pas, on ne le commente pas. Au bout d'un certain temps, relativement court, on n'y prête plus aucune attention. Un détail invisible et persistant mérite cependant d'être signalé : l'odeur particulière des matériaux et de leurs vernis est différente du mélange de désinfectant et de plastique réfrigéré qu'on respire en cherchant son petit réduit numéroté dans un avion de ligne, classe économique, affaires et première confondues dans la même obligation de supporter la plupart du temps un voisin de fauteuil. Promiscuité imposée, tueuse de confort, marqueuse impitoyable de bassesse sociale.

Dans la cabine du Falcon, à la fois soutenu et élégant, le parfum du neuf éternel distille une impression d'absolu immuable, d'usure impossible et de désir merveilleux, sans doute une des plus sûres matérialisations de la richesse. Une légère inspiration en pénétrant dans un jet privé suffit à confirmer des privilèges. Pour Garec et moi, nos simples habitudes.

Le président prend toujours place au même endroit, désignant à l'instant où il s'assied le centre de gravité de l'avion. La presse du matin est disposée sur une tablette attenante à son fauteuil. Il l'examine en détail pendant que les pilotes mettent les moteurs en route. Fronçant les sourcils en passant d'un titre à l'autre, il explore les pages financières à la recherche d'un commentaire sur sa visite. Rien, pas même une brève de quelques lignes à propos de BG, ne semble digne d'intéresser les lecteurs des journaux américains. Garec tient à son explication :

— C'est trop tôt, ils en parleront demain.

Une nouvelle fois, je manque de courage et d'à-propos. Le lendemain de Garec dont la presse parlera à coup sûr à Toronto et Ottawa, peut-être à New York, ne sera que celui du désenchantement et de l'hallali. La marque d'un coup de sabre féroce, d'une charge soudaine commandée par des puissances invisibles. Quant à moi, on m'a fait simple messenger. Petit ambassadeur, je ne sais pour l'instant qu'hésiter.

Nous n'échangeons que des banalités sur les splendeurs du temps et de la circulation aérienne simultanée sur trois pistes, sur tout ce qui ne ralentit pas la vie dans une cabine de Falcon.

Notre avion se glisse entre deux 787 et attend son tour au décollage. Assis en face de lui, je regarde Garec fixer le scintillement de Manhattan au moment où l'avion, après s'être élancé dans les airs, prend sa route en virant. Il essaie de repérer la Cinquième Avenue et le rectangle vert de Central Park, mais renonce lorsque le pilote, en redressant l'appareil, pose l'aile comme un couvercle au-dessus de la ville, laissant dans un sillage aveugle l'image lointaine de son triomphe en bourse et de ses projets de conquête. Petit César se souriant à lui-même dans la vitre du hublot, il en oublie l'existence des sénats et des dieux, la brièveté et l'insignifiance de toute chose, présidence de BG incluse.

L'odeur des viennoiseries chaudes tire Garec de sa rêverie. La température douillette de son âme passe le relais à celle de son estomac. Il fait place nette pour permettre à l'hôtesse de dresser la table. Le même sourire tendu à l'extrême par des fils invisibles attachés derrière ses oreilles, elle lisse les coins de nappe en émettant des petits gloussements sans doute destinés à nous mettre en appétit.

— Vous nous donnerez du café italien, Jacqueline?

— Voyons, monsieur le président...

Son air faussement offusqué ne lui rapportera rien. Pas le plus petit bonus en fin d'année pour avoir su éviter le jus de chaussette américain. Elle sert sans le savoir son dernier expresso à Garec dans l'avion du groupe. Il la remercie en lorgnant ses jambes.

Toute cette gaîté inopportune me gêne.

— Vous ne mangez pas, Alan?

— J'ai pris quelque chose ce matin en rédigeant le compte rendu.

— Vous avez une idée pour la direction du Venezuela? Tout le monde attend un nom.

Inutile d'évoquer le peu d'attention portée à ma nuit presque blanche. Le compte rendu pourrait avoir une utilité pour contrebalancer un article défavorable, mais le silence de la presse vaut aussi pour moi. Nommer le directeur de la filiale de Caracas, premier dossier à régler au retour, n'est plus que la dernière illusion d'un pouvoir déchu.

— J'ai examiné toutes les candidatures, je ne vois que Bordier.

Garec réajuste sa chemise à l'intérieur de son pantalon et tire sur sa cravate dont le nœud s'est relâché. C'est une cravate Hermès rose à fond bleu pastel, aux motifs finement dessinés. Les traditionnels petits accessoires d'équitation passés de mode se sont mués en évocations abstraites et stylisées, mais rassurantes de régularité. La fantaisie ne fait pas d'écarts avec le bon goût : elle le sert avec ce qu'il faut d'humilité et de distance afin d'éviter toute confusion des genres, notamment quand il s'agit d'aligner deux cent cinquante dollars plus taxes pour s'offrir ces petits bouts de soie. Combien de cravates pourra se payer Garec avec ses indemnités ? D'après mes estimations, environ soixante-cinq mille.

— Que pensez-vous de Bordier, Alan ?

J'en fais un portait flatteur. Garec n'est pas convaincu :

— Vous supporterez les jérémiades de tous les recalés ?

— Je me consolerais en voyant Bordier réussir.

— Je vous laisse le soin de lui annoncer la nouvelle.

Il me tend la nomination signée sans savoir qu'il la jette du même geste à la corbeille au cas où elle déplairait à son successeur. Je garde quelques instants le papier entre mes doigts, sans replier le bras. Garec affiche l'air surpris du curé qui ne comprend pas pourquoi son paroissien hésite à avaler l'hostie. À cet instant, dans l'attente d'un froncement de sourcil du successeur de Garec, de son mouvement dédaigneux ou d'un mauvais bâillement, la promotion de Bordier se perd dans les nuages, même si lui-même y croit tant à cette heure de l'autre côté des Grands Lacs, dans un ciel plein de désirs et débordant de rêves insensés.

Garec avale son troisième café. Il s'étire, se lève pour arpenter l'allée de la cabine, les mains enfoncées dans ses poches. Jacqueline en profite pour débarrasser. Elle n'a pas de sourire pour moi. Petite fouineuse au regard perçant de hamster, elle a peut-être saisi une lueur d'indifférence méprisante dans mon regard. Il lui faut donc éviter toute familiarité et tout contact inutile, tant pour ne pas risquer de laisser croire à Garec qu'elle accepte la présence de quelqu'un d'autre que lui dans la cabine, que pour éviter de s'exposer à mes fourberies de domestique surpuissant.

Je m'enferme quelques instants dans la toilette pour asperger mes yeux et mon visage. Pourquoi ne pas mettre un terme à cette comédie sur-le-champ ? Lui éviter de sortir un nouveau dossier et l'empêcher de me demander mon avis sur une décision à prendre ? Comment réagirait-il si j'attends la fin du vol pour lui annoncer que je l'ai laissé réfléchir ou décider sur des sujets qui ne le concernent plus depuis le milieu de la nuit dernière ? Il sera sans doute trop abattu pour m'en vouloir, trop occupé à ramasser en lui-même les débris d'un ego en miettes. Quant à moi, j'ai déjà cessé de le servir. Seules comptent les explications que me demandera peut-être son successeur sur la manière dont j'ai accompagné Garec jusqu'à la guillotine, afin de se faire une première opinion à mon sujet. Les bonnes anticipations sont de ce côté, pas dans cet avion qui sent le catafalque. J'ai le choix entre une traversée paisible conditionnée par mon hypocrisie et le spectacle d'un effondrement auquel je ne veux pas prendre part. Les séparations réussies doivent être brèves et les deuils demeurer solitaires, surtout ceux des autres.

Je regagne mon siège sans avoir rien décidé. Garec plaisante avec Jacqueline en examinant la liste des films disponibles sur le disque dur de l'équipement vidéo. En attendant les ordres, l'écran affiche la progression de l'avion. Temps estimé avant atterrissage : quarante minutes.

— Alan, vous avez vu ces films ? Jacqueline me conseille celui-là ! Elle pense que je pourrais trouver le temps de le regarder.